



ASSOCIATION SPORTIVE CULTURELLE FRANCOPHONE

Association déclarée, sans but lucratif - Loi du 1er juillet 1901 - Décret du 16 août 1901



La lettre de Léon-Yves

Souvenirs... Souvenirs... **1896**

Légende du marathon par Jean-Michel CHARBONNEL

Marathon : si vous demandez à l'homme de la rue ce qu'évoque pour lui ce mot, la réponse la plus fréquente est «une épreuve de course (ou de marche) de longue distance très éprouvante pour laquelle il faut être particulièrement endurant ». Rapidement, la notion d'interminable affleure « le marathon, c'est ce qui paraît ne jamais finir ». Ainsi en est-il des négociations sur les prix agricoles par exemple. Pour certains, le marathon ce sera aussi « ce plaisir masochiste de fous courants, un peu dégénérés ».

Pourtant, situé à peu de distance de la mer et à 40 km environ du Nord-Est



d'Athènes, Marathon (« le champ de fenouil » en français) est d'abord un charmant petit bourg avec de ravissantes maisons blanches semées autour de l'église. Ici il fait bon, un jour d'été, s'arrêter sur la place ombragée afin d'y déguster, après le traditionnel ouzo, moussaka (aubergine avec du hachis parmentier), Dadziki (yaourt concombre et ail pilé) et tarama (oeufs de poisson battus), le tout arrosé de résiné.

Si ensuite, malgré le soleil de plomb, il vous reste un brin de courage, dirigez-vous, en direction de Raffina, vers la sortie du village. Passez le pont... et entrez dans la légende qui

s'élève de la plaine de marathon :

« Nous sommes en 490 avant J.C. (probablement le 10 août mais peut-être bien le 12 septembre). La flotte perse commandée par Datis et Artapherne s'est embossée dans la baie de marathon. Un corps d'armée de 100 000 fantassins et 100 000 cavaliers (selon Hérodote mais certains historiens modernes penchent pour 6 000 fantassins et 800 cavaliers) ont été débarqués et s'apprêtent à marcher sur Athènes. 9 000 hoplites athéniens renforcés de 1 000 platéens placés sous les ordres de Callimaque, Miltiade et Aristide marchent à leur rencontre. Rapidement, la bataille fait rage. Selon une stratégie militaire qui sera ensuite maintes fois reprise et développée dans les bonnes écoles militaires, Miltiade a dégarni le centre pour donner plus de profondeur aux ailes de l'armée athénienne, solidement adossées afin de ne pas donner prise à la cavalerie perse. Victorieuses au centre, les troupes perses et saccs sont ainsi prises en tenailles puis défaites. Alors les généraux vainqueurs - qui l'ont déjà (selon Hérodote) envoyé à Sparte annoncer leur intention de livrer bataille contre les Perses -auraient recours à Philippides, un Athénien de naissance et par profession et habitude un coureur entraîné, pour annoncer la victoire à leurs concitoyens.. . »

La légende est née et comme toute légende, il en existe de multiples versions. Selon la plus répandue, Philippides aurait ainsi, après son long périple entre Athènes, Sparte et Marathon, de nouveau couru jusqu'à l'Acropole, distant de moins de 40 km si l'on passe le long des flancs escarpés du Parnés (et d'un peu plus de 40 km si l'on emprunte la route moderne par Néomarkri et Kiffissia, tracé de l'actuel marathon d'Athènes).

Au terme de cette ultime mission, notre héros serait mort en annonçant la victoire aux Athéniens.

Cette légende ne résiste cependant guère à un examen un peu approfondi. En prenant pour point de départ le récit d'Hérodote que confirme en partie des écrits de Cornélius Népos, historien romain du premier siècle avant J.C, on peut penser que les Athéniens angoissés par cette guerre si importante et si près de leurs terres demandèrent l'aide des Spartiates.

Pour ce faire, ils eurent recours à un hémérodromoi (un homme qui peut courir une journée). Ces hommes ont en effet joué un rôle important dans la Grèce antique, pour les communications militaires notamment. Philippides aurait pu être cet homme-là. Cependant si on s'en réfère toujours à Hérodote, il aurait échoué dans sa mission de convaincre les Spartiates de s'engager au côté des Athéniens. Hérodote précise même que Philippides serait arrivé à Sparte (la distance de Sparte à Athènes et retour est de 225 km environ) le lendemain de son départ, et qu'il serait revenu à Athènes le surlendemain. Compte-tenu des reliefs très tourmentés du Péloponèse, la performance est déjà en soi un exploit de taille à justifier une légende, même si, comme toute légende, elle a été ensuite consi-

CE QUE VOUS VERREZ SI VOUS Y ALLEZ

Assurément le bourg moderne de Marathon ne mérite pas un grand détour et, en partant d'Athènes, mieux vaut se rendre, pour la même distance, sur les bords de mer vers le Cap Sounion. Mais si vous êtes vraiment un « fan » de la spécialité et un amateur de légende, la plaine qui s'étend au sud du célèbre village et où se déroula la bataille revêt un intérêt historique incontestable. Vous y découvrirez :

- Des sépultures de l'Helladique Ancien (plus de 2000 ans av. J.C), de l'Helladique Moyen et de l'époque Mycénienne (1580-1100 av. J.C). Marathon est en effet situé sur le territoire d'un des plus anciens dèmes de l'Attique, au cœur de la région où s'étaient fixés les premiers Ioniens. Dans la mythologie, c'est là que Thésée aurait triomphé du taureau qui dévastait la plaine.
- Les Tumuli des Platéens et des Athéniens où furent inhumés les victimes de la bataille.
- Un musée (fermé le mardi !) où vous admirerez notamment, entre autres objets, une statue de Philippides.

N'oubliez pas en partant de jeter un coup d'œil au lac de Marathon (8 km), magnifique site naturel.

dérablement transformée (l'échec de la mission auprès des Spartiates est gommé par la référence à la victoire des Athéniens et la mort du héros est bien conforme aux canons de la tragédie antique). La réalité est sans aucun doute moins belle que la légende. L'exploit reste de taille même si on n'est aujourd'hui pas sûr de la véracité du récit d'Hérodote (Philippides a lui, existé et réalisé un exploit de la dimension que lui prête Hérodote comme le confirme Plin l'Ancien mais il n'est pas évident que ce soit à l'occasion d'une transmission militaire de la bataille de marathon). Il donne lieu à une double commémoration: le marathon olympique pour la légende, le spartathlon (un aller-retour Athènes-Sparte) pour le fait historique.

UNE LEGENDE GRECQUE, UNE IDEE FRANÇAISE, UNE DISTANCE ANGLAISE

C'est au philologue français Michel BREAL (1832-1915) que l'on doit l'idée de la création de la course de marathon. C'est lui en effet qui écrivit au Baron Pierre de Coubertin pour lui demander d'inclure dans le programme des Jeux Olympiques modernes une course de marathon à Athènes. « Il serait beau » écrivait-il « de voir si cette course (la course historique de Philippides) peut-être égalée par des athlètes modernes ». D'abord réticent, le Baron P. de Coubertin finit par accepter l'idée et le marathon des premiers Jeux de l'ère moderne à Athènes en 1896 fut remporté par un pâtre grec, Spiridon Louys.

Légende grecque, transformée en épreuve sportive par un Français, le marathon ne devait rien aux Anglo-Saxons ce qui peut paraître anormal lorsqu'on sait le poids de ces derniers dans le développement du sport moderne. Les Jeux Olympiques de Londres en 1908 permirent de rectifier cette anomalie. C'est en effet aux caprices (ou aux faveurs selon le point de vue) de la famille royale anglaise - et, en particulier de la princesse Mary - que l'on doit la distance officielle (et un peu barbare !) du marathon : 26 miles 385 ou 42,195 km. La princesse souhaitait en effet que le dé-

part du marathon olympique eut lieu dans le parc de Windsor (pour admirer de la fenêtre de sa chambre les concurrents !), l'arrivée étant jugée au stade de White City, cadre des épreuves olympiques. Mesurée, la distance fut officialisée par l'IAAF (Fédération internationale d'athlétisme).

La légende serait cependant incomplète si, à notre héros de l'antiquité ne s'étaient ajoutés des héros et héroïnes modernes.

Incontestablement, l'Italien Dorando Pietri est un de ceux-là. Son arrivée dramatique sur le stade de White City justement, a considérablement contribué à la réputation du marathon. Entré en tête le malheureux italien, titubant et s'effondrant à plusieurs reprises, ne put franchir la ligne d'arrivée qu'avec l'aide d'officiels trop charitables. Il fut en effet disqualifié et c'est un Américain de 19 ans John Hays pratiquement inconnu qui en 2 h 55'19 figure au palmarès.

Plus près de nous, les images de la Suissesse Gabrielle Andersen Schiess lors de l'arrivée du premier marathon olympique féminin à Los Angeles ont aussi beaucoup impressionné et conforté la légende.

Mais celle-ci ne se nourrit pas que d'images dramatiques : celles d'un Abebe Bikila emportant pieds nus le marathon de Rome en 1960 puis 4 ans plus tard celui de Tokyo et se livrant à l'arrivée à une série d'exercices d'assouplissements comme s'il venait d'effectuer une promenade de santé ont aussi joué un grand rôle dans la promotion du marathon. Il en est de même de l'Allemand de l'Est Waldemar Cierpinski lui aussi double vainqueur olympique (Montréal 1976, Moscou 1980). Enfin pour les Français la légende ne serait pas complète sans l'évocation du succès d'Alain Mimoun à Melbourne en 1956. Certes deux autres Français ont eux aussi remporté des marathons olympiques (Théato 1900, El Ouafi 1928) mais ils n'ont sans doute pas su raconter leur victoire et dire leurs émotions comme Mimoun.

Car, En France, qui ne connaît pas Alain Mimoun?

Jean-Michel CHARBONNEL

BOSTON, KOSICE, FUKUOKA... Les grandes classiques

Outre les marathons olympiques qui vous ont été ou vous seront présentés par ailleurs sous la plume de R. Pointu, la légende du marathon repose aussi sur quelques grandes « classiques » organisées tous les ans et auxquelles la plupart d'entre nous rêvent de participer. Au premier rang de celles-là figure incontestablement le marathon de Boston. Traditionnellement organisé le troisième lundi d'avril en souvenir du jour qui, en 1773, marqua le début de la guerre d'indépendance contre la Grande-Bretagne, il fut créé le 19 avril 1897. Depuis, à la seule exception de 1918, il s'est tenu chaque année avec un succès toujours grandissant. Marathon « de point à point » comme disent les Anglo-Saxons, il relie Hopkinton à Boston. Globalement, il est en descente (départ à 420 m, arrivé à 280 m au-dessus du niveau de la mer) mais deux redoutables montées au 28^e et au 32^e kilomètre réduisent de beaucoup l'avantage. Aussi convient-il de saluer comme il le mérite l'exploit réalisé cette année par le champion du monde en titre de la distance, l'Australien Robert De Castella qui l'a emporté en 2 h 7'51 ", troisième performance mondiale de tous les temps.

Autres classiques qui n'ont sans doute pas la renommée de Boston mais qui figurent en pionnières dans l'histoire des marathons, les épreuves de Kosice en Tchécoslovaquie et des Polytechnic Harriers (sur le parcours de Windsor à Chiswick) ont constitué, avant que le phénomène des courses sur route prennent l'importance qui est désormais la sienne, de véritables lieux de pèlerinage pour des générations de marathonien. Mais s'il est un pays où le marathon est vécu comme une religion, c'est bien le Japon. Et au pays du soleil Levant, LA référence c'est Fukuoka. Après un titre olympique, il n'y a pas de plus belle victoire pour un marathonien japonais. Ainsi, le rêve de Toshihito Seko, le récent vainqueur du marathon de Londres et le meilleur marathonien nippon de ces dernières années, c'est probablement de battre le record du monde à Fukuoka.

Pour celui qui ignore l'histoire du marathon, ne pas citer ici New York peut paraître sacrilège. Mais New York, créé en 1970 et véritable monument désormais, n'appartient pas à la légende. Il marque tout au plus le premier jalon de l'ère moderne du marathon, une ère où en une quinzaine d'années, on a vu les marathonien se multiplier par millions et toutes les grandes capitales se doter de « leur épreuve ».



HISTOIRE DES MARATHONS OLYMPIQUES 1896

LOUYS LE MAGNIFIQUE, par Raymond POINTU

Combien étaient-ils, en ce 10 avril 1896, à prendre le départ du premier marathon de l'histoire de l'athlétisme ?

Ce qui est certain, c'est que ne figuraient dans ce petit peloton engagé dans une entreprise aventureuse que quatre étrangers et que la Grèce misait sur le nombre pour mettre fin à ses déboires. Les compétitions avaient commencé le 6 avril, date marquant le soixante-quinzième anniversaire de l'affranchissement du joug turc. Et, dès cette première journée, l'Américain Robert Garrett avait douloureusement meurtri le sentiment national grec en gagnant le concours du lancement du disque. Les résultats n'avaient pas été ensuite plus favorables aux athlètes hellènes. Si seulement un enfant du pays gagnait le marathon, tout serait oublié !

Dès 10 heures du matin, la foule commença à remplir le stade en marbre blanc d'Athènes, en ce chaud dimanche de printemps.

Pour stimuler l'ardeur des concurrents grecs, les promesses de cadeaux se sont multipliées. Georges Averoff, un riche négociant qui avait déjà donné un million de drachmes pour restaurer le stade, a promis une somme équivalente et la

main de sa fille à celui de ses compatriotes qui serait vainqueur.

Un certain Dr Teoflaxos a offert des barriques de vin millésimé. Un tailleur s'est engagé à habiller gracieusement, et un barbier à raser gratis le sauveur de l'honneur national jusqu'à la fin de ses jours. Le propriétaire d'une chocolaterie a of-

fert 1 000 kilos de chocolats, un boulanger du pain pour toute la vie, et des centaines d'autres gens ce qu'ils ont de plus précieux, à commencer par leurs bijoux. Des hôteliers ont proposé leurs services. Des chapeliers, les leurs. Ce jour-là, des paysans arrivèrent avec des bovins et des moutons destinés au vainqueur, et la vie de la cité athénienne s'arrêta. Débordant le cadre trop étroit du stade, le public se répandit sur les collines avoisinantes. D'autres paysans accoururent le long du parcours, le cœur gonflé d'émotion inquiète et les mains chargées de vivres, paysans auxquels se mêlèrent des curieux et des promeneurs, gens de toutes conditions formant une haie vive trouée en de rares endroits. A 14 heures précises, quand le roi Georges et la reine eurent occupé leur loge, tout fut en place pour le drame sportif qui allait se jouer. Mais voyons les frémissants acteurs de plus près. Dire qu'ils sont parfaitement préparés à l'épreuve qui les attend

serait abusif. Un seul d'entre eux, le Hongrois Kellner, s'est spécialement entraîné pour le marathon. Quant aux autres, ils comptent sur leurs qualités physiques, leur volonté ou... leur bonne étoile. L'athlétisme n'a pas encore atteint le haut degré de spécialisation qu'on lui



connaît aujourd'hui. Il s'en faut de beaucoup, ainsi qu'en témoigne ce savoureux dialogue à peine teinté de facétie : avisant avant le départ d'une série du 100 mètres les gants blancs que porte le Français Tournois, l'Américain Curtis interroge :

« Pourquoi ces gants ?

- *A-ha, répond l'interpellé dans un anglais zé-
zayant, zat is because I run before ze keeng !* »
(*c'est que je cours devant le roi*).

Cela n'empêche pas le Français d'être éliminé. Compatissant, Curtis lui demande alors dans quelles épreuves il s'est engagé. « Le 100 mètres et le marathon », répond Tournois. Réponse qui ne laisse pas d'intriguer son interlocuteur, lequel s'enquiert immédiatement : « Comment peut-on s'entraîner pour deux épreuves aussi différentes ? » Sourire de Tournois qui explique : « Un jour je parcours une petite distance très rapidement, le jour suivant une longue distance très lentement. »

Sans atteindre pareilles extrémités, Bob Garrett, le vainqueur du disque, s'est tout de même permis, le deuxième jour des Jeux, de gagner également le concours du lancement du poids (11,22m) et de se classer deuxième dans ... l'épreuve de saut en longueur (6 m). Et, pour s'en tenir au marathon, auquel Tournois ne participa évidemment pas, figurent sur la ligne de départ l'Australien Edwin Flack, premier du 800 mètres et du 1500 mètres, ainsi que l'Américain Arthur Blake et le Français Albin Lermusiaux, deuxième et troisième de cette dernière course.

On trouve aussi parmi les partants un petit homme brun totalement inconnu, dont les fières moustaches masquent difficilement la timidité. Agé de vingt-cinq ans, haut de 1,60 mètre, le regard un peu triste, il est perdu dans l'anonymat des concurrents grecs. Plus tard, la légende voudra qu'il ait entendu parler des Jeux en faisant paître son troupeau de moutons dans la campagne ceinturant Athènes et qu'il se soit mis en condition de façon mystique, par le jeûne et la prière. On prétendra, singulière préparation, qu'il passa la nuit précédant la course, devant des icônes et des cierges. Et on trouvera à sa victoire des raisons évidentes, en soulignant la frugalité de son existence et l'excellence d'un entraînement naturel propre à cultiver son endurance.

Pendant son service militaire, Spiridon Louys avait servi dans le 1er régiment grec d'infanterie sous les ordres du colonel Papadiamontopoulos en faisant preuve d'une grande endurance au cours des exercices de marche. La ville d'Athènes ayant été choisie pour accueillir les premiers Jeux olympiques, ce colonel, qui appartenait au comité d'organisation, aurait persuadé Louys de prendre part au marathon. De telle sorte que, le dimanche 10 avril, à 14 heures

précises, on retrouve les deux hommes au pont de Marathon. L'un donne, après une courte allocution, le coup de pistolet qui libère enfin les concurrents. L'autre accomplit la première foulée sur le chemin poussiéreux qui le mènera au sommet du podium.

Ainsi, les voilà partis ! Quittant la ligne derrière laquelle ils s'étaient placés sur deux rangs sans difficulté, ils se sont élancés, entourés d'une nuée d'officiers à cheval et de cyclistes, et suivis d'une carriole transportant des médecins et des médicaments. Au cours des 10 premiers kilomètres, ils resteront craintivement groupés, passant devant des femmes qui se signent furtivement. Les hommes, eux, offrent du vin en guise de réconfortant. Combinés aux effets de la chaleur, ceux de l'alcool feront des ravages.

Au village de Pikermi, situé avant la mi-course,



Lermusiaux, qui aurait été chronométré là en 52', a pris près de 3 kilomètres d'avance sur Edwin Flack, un comptable australien qui travaille en Angleterre et est membre du Club athlétique de Londres. Agé de vingt-deux—ans, Flack a demandé un congé d'un mois pour se rendre à ses frais à Athènes afin de participer au marathon. Il précède alors Blake, dont l'allure semble particulièrement aisée, et Kellner. Avec plusieurs minutes de retard, passe Spiridon Louys. Déjà, quelques concurrents se sont évanouis, et pour les médecins a commencé une longue série d'interventions pénibles. 3 kilomètres supplémentaires suffiront, par exemple, pour dérégler la belle foulée de Blake : au 23e, vidé de ses forces, l'Américain abandonne. Cependant, Lermusiaux produit une telle impression d'assurance qu'au village de Karvati, où l'on a dressé un arc de triomphe, il reçoit sur la tête une cou-

ronne d'olivier qui lui accorde prématurément la victoire. Car voici que la route monte, qui le contraint à marcher. Peu après le 30e kilomètre, il s'arrête, et son compatriote Guisel, qui le suit à bicyclette, lui passe un onguent sur les jambes. Bientôt, il repart, mais son rythme est cassé, ses muscles tenaillés par des crampes, et Flack le dépasse inexorablement. Puis c'est au tour de Louys, à qui il cède la deuxième place. Parti trop vite, Lermusiaux s'effondrera au 32e kilomètre. Ramassé dans un état comateux, il reprendra ses sens dans une petite voiture tirée par deux poneys et versera des pleurs sur ses espoirs anéantis. A ses côtés gisait Flack évanoui. Mais n'anticipons pas. Saluons plutôt comme il convient la performance de ce « miler » de talent qui, quelques semaines plus tard, devait établir à Paris, le 28 juin, le premier record du monde officiel du 1 500 mètres en 4'10" 4/10. Cette erreur de train

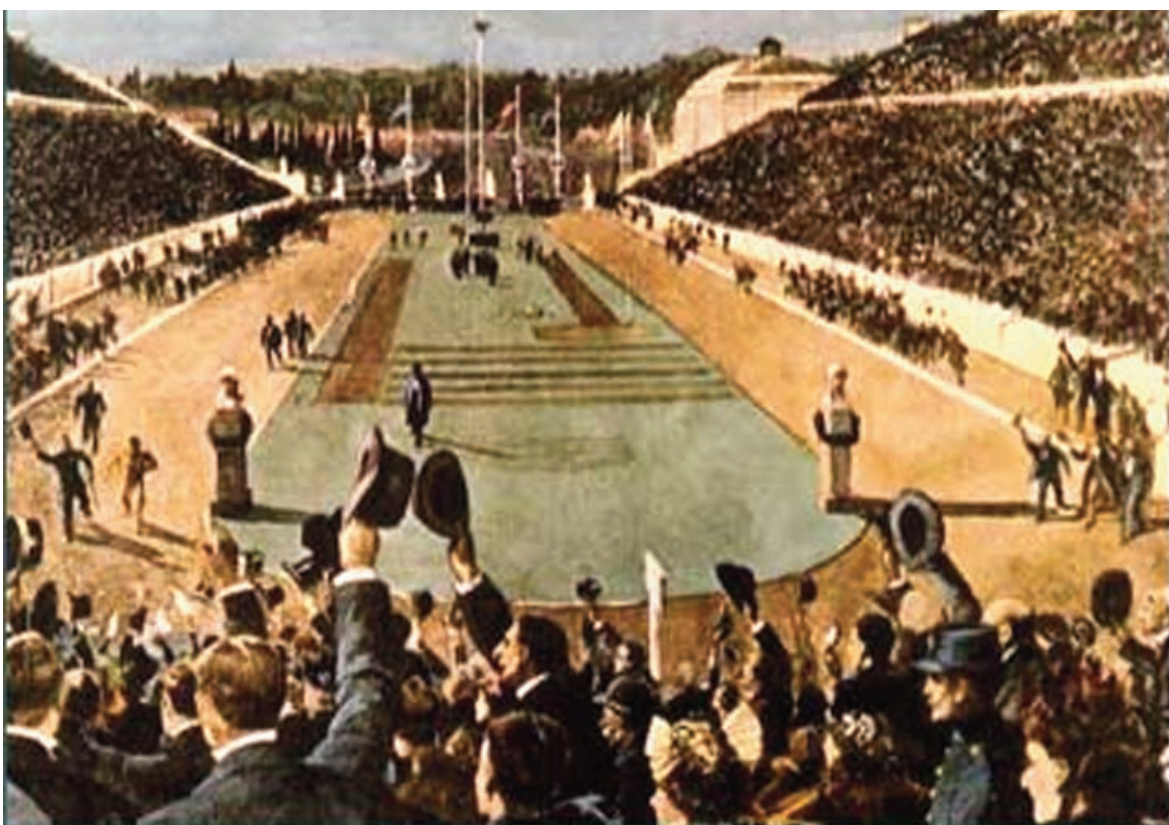
dont il fut victime, bien d'autres, mieux préparés et riches d'une expérience qui lui faisait forcément défaut, la commettront après lui. Revenons à la course. Lermusiaux est éliminé et Flack a pris la tête. Pas pour longtemps ! Dans son sillage

se profile en effet la gracile silhouette de Spiridon Louys. L'allure harmonieuse et efficace, escorté par des paysans qui courent derrière lui, le Grec progresse avec aisance. Encore un kilomètre, et il est sur les talons de Flack. Puis il passe. Du 33e au 36e kilomètre, l'Australien, qui a couru la finale du 800 mètres la veille, se maintiendra à moins de 20 mètres. Pour parvenir à le lâcher, Louys devra sprinter brièvement. C'est alors que Flack commencera à vaciller dangereusement avant d'aller rejoindre Lermusiaux dans la position horizontale. Il reste moins de 4 kilomètres à parcourir et Louys précède mainte-

nant de très loin son compatriote Vassiliakos et le Hongrois Kellner. Autant dire qu'il ne peut plus être battu, si le mauvais sort qui a foudroyé ses rivaux les plus coriaces veut bien l'épargner.

A présent, l'émotion a gagné tout le stade. Une dernière fois, les officiers à cheval chargés de colporter des informations sont arrivés à bride abattue. D'abord annoncée au roi, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre : un Grec vient en premier, un Grec va gagner ! Un coup de canon troue le silence. Spiridon Louys entre sur la piste et dans la légende de l'athlétisme.

De tous les textes qui ont décrit les derniers instants du marathon d'Athènes, le rapport officiel est sans conteste le plus modéré. Il n'en est pas moins significatif de la ferveur qui s'empara alors des quelque 700 000 témoins de cet événement fabuleux :



« Après quelques minutes qui semblèrent des siècles, un mouvement est observé à l'entrée du stade. Les officiels et les membres du comité se ruent vers cet endroit. Finalement, un homme en blanc, brûlé par le soleil, noyé de sueur, entre dans le stade. Il s'agit de Louys, le vainqueur de la course du marathon. Il arrive en courant sur le côté droit de la piste, très fatigué, mais non épuisé, suivi des membres du comité et des éphores (1) qui l'acclament des deux côtés. Le roi se lève lorsque le coureur arrive devant lui, s'incline pour le saluer et agite longuement sa casquette nautique, profondément touché.

Quelques-uns des aides de camp courent en avant, étreignent le coureur et l'embrassent. Les officiels étrangers applaudissent avec émotion. « Ce qui est arrivé à ce moment au stade ne peut être décrit. Le marin chargé de hisser les drapeaux, dès qu'il a vu le numéro 17 que le coureur victorieux portait sur la poitrine, s'est hâté de hisser le drapeau grec. La vue de ce drapeau a soulevé une grande vague d'enthousiasme. L'air a retenti alors des acclamations de la victoire, des chapeaux ont été jetés en l'air, des mouchoirs agités, ainsi que des petits drapeaux grecs, jusqu'alors cachés.

« La foule entière, dans un délire d'enthousiasme, célèbre la victoire. Le public exige à grands cris que l'orchestre joue l'hymne national. Le moment est sacré et, devant tant de grandeur, les étrangers sont captivés et acclament la victoire grecque en diverses langues. »

Coubertin lui-même fut transporté par le spectacle du stade en ébullition. Pourtant, ce n'est pas sans réticence qu'il avait accepté d'inscrire au programme une épreuve jugée déraisonnable par les techniciens. La victoire de Spiridon Louys, coureur « étranger à toutes les pratiques de l'entraînement scientifique », ne manqua pas de l'étonner :

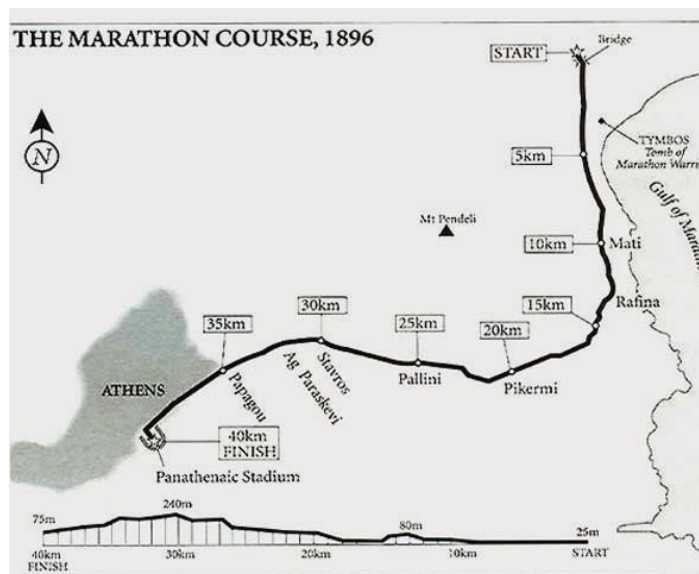
« Elle fut magnifique de force et de simplicité. A l'entrée du stade, où s'entassaient plus de 60000 personnes, il se présenta sans épuisement et, quand les princes Constantin et Georges, d'un geste spontané, le prirent dans leurs bras pour le porter jusqu'au roi, debout devant son trône de marbre, il semblait que l'Antiquité hellénique entraînait avec lui. Des acclamations inouïes montèrent. Ce fut un des spectacles les plus extraordinaires dont je me souviens. »

Un Grec avait gagné et le marathon olympique connut un succès colossal. Un succès que rien ne pouvait entamer et qui fut sans doute pour beaucoup dans le maintien de l'épreuve au programme des jeux des olympiades suivantes.

Car, comme s'il ne suffisait pas que de nombreux concurrents fussent tombés dramatiquement tout au long des 40 kilomètres du parcours, on avait enregistré le premier d'une longue série de scandales. En effet, à peine le Hongrois Kellner avait-il franchi la ligne d'arrivée en quatrième position

qu'il s'était plaint auprès du jury. Il en était certain : sur la fin de la course, deux adversaires seulement le précédaient. Kellner ne pouvait en jurer, mais il lui semblait bien avoir vu Spiridon Velokas, classé troisième, descendre d'une charrette. La réclamation avait été transmise au prince héritier Constantin, une enquête ordonnée. Rapidement, on s'était aperçu que Velokas avait parcouru nombre de kilomètres caché dans une voiture par des chevaux et qu'il n'avait fait usage de ses jambes qu'à l'approche du stade. Naturellement, ce jeune étudiant avait été disqualifié et on avait arraché de ses épaules, suprême humiliation, le maillot bleu et blanc aux couleurs nationales grecques. Classé définitivement troisième, Kellner avait reçu, en plus de la médaille de bronze, une montre en or offerte par le prince Constantin à titre de compensation. A Paris les journaux n'ont pas accordé une importance démesurée aux compétitions olympiques. Quelques comptes-rendus noyés dans des flots de lignes consacrées à la vélocipédie naissante et déjà triomphante, et c'est tout. Seul, le Vélo s'est étendu un peu sur le sujet en commentant surtout l'épreuve du marathon. Louys le Magnifique a déjà un pied dans l'épopée olympique, qui vient de commencer avec lui et continuera bien après sa mort, survenue en 1940.

(1) Dans l'Antiquité, chacun des cinq magistrats de Sparte, établis pour contrebalancer l'autorité du roi et du Sénat



Toute correspondance est à adresser au siège administratif :
ASC Francophone - L.-Y. Bohain - 27 avenue de la Gaîté
93220 Gagny - Tél./Fax : 01 43 02 30 77
e-mail : ascf-gagny@sfr.fr

Sirene : 447 948 621

MARS
2018